

des dogmes religieux ne sont que des transformations de ce primitif animisme.

Nos dieux, l'un après l'autre, ont déserté le ciel. // L. ACKERMANN.

Les y réintégrer ne dépend pas de notre volonté. Jusqu'à d'énormes profondeurs, l'investigation scientifique a sondé et scruté l'infiniment grand et l'infiniment petit. Partout elle a constaté l'indissoluble union de la force et de la matière et nulle part une trace quelconque de ces êtres divins, dont l'imagination humaine a, pendant tant de siècles, peuplé l'univers. Le mystère de la mort, que l'esprit de nos premiers ancêtres a eu autant de peine à comprendre, a fini par nous être clairement expliqué, comme celui de la vie. Nous le savons, la vie et la mort résultent du simple jeu des forces matérielles; tout est combinaison et décombinaisons d'atomes éternels, que rien ne saurait créer ou détruire. Dernier terme d'une lente évolution organique, l'homme est simplement le premier des animaux terrestres. Enfin le sentiment, la volonté, la pensée, propriétés virtuelles de la matière, se manifestent seulement au sein de certaines cellules nerveuses, perfectionnées, aristocratiques.

Mais ce faisceau de vérités scientifiques ne saurait se concilier avec la naïve conception des doubles individuels ou même du double universel, panthéistique. Forcé est bien d'en prendre son parti; Pan est mort, et il ne saurait ressusciter. Ce n'est pas capricieusement que l'on renverse les systèmes religieux; ces systèmes sont des explications provisoires, restant debout aussi longtemps qu'ils satisfont la raison de leurs sectateurs. Mais, le jour où, mieux renseigné, l'homme ne voit plus dans sa religion que des illusions incapables de le charmer ou de le terrifier plus longtemps, l'édifice religieux s'écroule et cède le terrain à la science. La vérité vous déparle; vous la trouvez froide, cruelle; elle coupe les ailes de vos rêves! Que faire à cela? Elle est la vérité. Mais nous pouvons nous demander si ces religions, qui vivent en si mauvais termes avec la science, ont fait au genre humain plus de bien que de mal. Nous n'avons pas à les maudire; elles ont été nécessaires tant qu'a duré un certain état mental de l'humanité, puisque partout elles sont nées et ont vécu; mais essayons d'établir leur bilan au point de vue de l'utilité sociale et en suivant, phase après phase, l'évolution de la pensée religieuse.

Pour l'animisme fétichique et spiritique, le procès sera vite instruit. Cette religion primitive n'élève aucune prétention morale ou sociale et, par sa constante pratique des offrandes sanguinaires, des sacrifices aux esprits des morts et des choses, elle a terrifié l'homme primitif et fait couler des rivières de sang.

L'animisme mythique, polythéique, a graduellement renoncé aux sauvages pratiques de la phase religieuse qui l'avait précédé, en même temps qu'il élevait des prétentions à réglementer l'éthique, à présenter les prescrip-

tions morales comme les ordres mêmes des dieux. On ne saurait nier qu'en transformant ainsi en péchés ou en sacrilèges certaines actions évidemment mauvaises et socialement nuisibles, les religions n'aient fortifié le sens moral des populations; mais, sans se soucier jamais de l'utilité réelle, elles ont rangé sur la même ligne des actes incontestablement criminels et de simples infractions aux règles du culte. Que dis-je? Elles ont considéré les crimes religieux, les péchés, comme les plus graves de tous. Pour la loi mosaïque, travailler le jour du Sabbat; pour le mazdéisme, frapper une chienne grosse; pour le brahmanisme et l'islamisme, boire ne fût-ce qu'une goutte d'une liqueur bachique, etc., sont autant d'actes abominables, inexpiables. Par cette éthique purement cléricale, que sanctionnait une pénalité terrible, le sens moral a été faussé et le dévot a subi une inutile torture mentale: l'obSESSION du péché.

Enfin les plus répandues des religions supérieures ont, à l'envi, prêché l'ascétisme, la continence absolue, la passivité, c'est-à-dire directement travaillé à l'affaiblissement et même à la ruine des sociétés, en même temps que les dogmes, ordinairement soutenus avec vigueur par le bras séculier, barraient le chemin à l'investigation scientifique. Restent encore au passif des grandes religions, les guerres religieuses et les persécutions pour délit d'opinion.

Mais, nous dit-on, la religion est « le roman du pauvre »; par l'espoir d'une vie future, elle aide l'homme à supporter les misères de celle-ci. Eh! bâtissez votre édifice social de telle sorte qu'on le puisse habiter sans avoir besoin de recourir à des consolations de genre narcotique! Enfin il est des esprits, pour lesquels l'idée de la vie future est tout le contraire d'un réconfort. Une grande religion, le bouddhisme, n'est même qu'une tentative désespérée pour échapper à toute survivance. Dans les religions tout à fait primitives, quand la vie future est conçue simplement, comme la continuation revue et corrigée de la vie d'ici-bas, la foi en une existence posthume n'a en effet que des côtés consolants; mais il n'en est plus de même alors qu'en face des Champs-Élysées s'ouvrent les gouffres du Tartare. Rappelons nous que Pascal, Fénelon, Bossuet, trois fervents chrétiens, qui étaient en même temps des esprits d'élite, sont morts dans l'épouvante. Nous commençons enfin à ne plus ressentir ces terreurs; peu à peu l'humanité civilisée tout entière s'en affranchira; car l'effet s'éteint d'habitude plus ou moins vite après sa cause.

La mort, lente, mais infiniment probable, des religions, va-t-elle, comme on le prédit, priver à jamais l'homme de tout idéal, découronner son imagination? Pour le prétendre, il faut bien mal connaître la nature humaine. Un certain idéal, petit ou grand, grossier ou noble, est essentiel à notre mentalité; il est notre consolation, notre refuge. Mais cet idéal

LE PASSÉ ET L'AVENIR

ENSÉE ÉLUSE

(Suite)

VI

L'IDÉAL DE L'AVENIR

Une légende de l'antiquité rapporte qu'à la mort du dieu Pan un cri douloureux retentit dans l'air. Or, bien des symptômes précurseurs annoncent la mort du grand Pan actuel, de l'esprit religieux, même panthéistique, et nombre de ses adorateurs poussent déjà des cris de détresse. Sans doute la masse, très peu pensante, de l'humanité dite civilisée restera bien longtemps encore fidèle à ses vieilles croyances, aussi longtemps qu'elle sera insuffisamment éclairée; mais de plus en plus les esprits cultivés et virils se détacheront de l'antique idéal religieux. De tous les côtés nous entendons déjà les personnes pieuses et même celles qui feignent de l'être se lamenter au sujet de la décadence religieuse, lui imputer même nombre de maux dont souffrent trop réellement nos sociétés contemporaines, et vaticaner pour un avenir très prochain l'abomination de la désolation. Que cet avenir d'impiété doive être très voisin de nous ou, ce qui est beaucoup plus probable, fort lointain encore, on peut se demander ce qu'il faut penser de ces prédictions à la Cassandre. La réponse pourrait être simplement que toute tentative pour remonter le courant serait chimérique. En de telles matières, l'homme croit non pas ce qu'il veut, mais ce qu'il peut. Ce n'est pas la faute de l'adulte, s'il ne trouve plus d'intérêt aux contes de nourrices qui ont charmé son enfance. Or, la raison humaine à grandir, la science a marché, trop souvent en dépit des religions. Sans aucune peine le sauvage s'explique l'ouragan, la pluie, le murmure du vent dans les feuilles, etc., en les attribuant à des esprits invisibles et anthropomorphiques; quant à nous, nous ne saurions. Mais, nous l'avons vu, la plupart

n'a nullement besoin d'être chimérique, même qu'il ne le soit pas ou du moins semble ne pas l'être. Si l'idéal religieux a si longtemps répondu à certaines aspirations de l'humanité, c'est précisément parce qu'on ne mettait pas en doute sa réalité. Tout esprit éclairé a soif d'idéal, d'un idéal élevé, mais il ne saurait le placer dans la région des rêves; il a besoin de le croire réalisable.

L'idéal futur ne sera plus uniforme, dogmatique, imposé. Chacun aura son idéal et le poursuivra à sa manière. Bien des voies sont ouvertes aux aspirations supérieures dans l'art, les questions morales et sociales, la science; mais, c'est sur la terre et non dans le ciel que l'on s'efforcera de donner un corps à ces aspirations. Immense est et restera le champ de l'idéal. L'art n'est pas limité, comme on l'a tant de fois prétendu, si du moins on ne le réduit pas strictement à la forme et à l'image, si on le vivifie par l'idée. Le moraliste utilitaire aura fort à faire avant d'avoir réformé l'éthique boiteuse que nous a léguée le passé. Avant d'y parvenir, il aura du temps de reste pour aspirer et rêver. Pour le savant l'idéal est absolument sans limites: plus il sait, plus il sent qu'il ignore. L'inconnu à découvrir se peut comparer à une énorme montagne, à cime inaccessible et cachée dans les nuées; plus on gravit péniblement le long des flancs, plus l'horizon fuit dans le lointain.

Tout le monde n'est pas organisé pour entreprendre des recherches scientifiques; mais il est un autre idéal à la portée de tous, celui des réformes sociales, et cet idéal ne sera point épuisé avant qu'aient disparu toutes les misères, toutes les souffrances, toutes les injustices. Nos sociétés contemporaines, tout améliorées qu'elles soient, plongent leurs racines dans un passé brutal, et elles s'en ressentent beaucoup trop; sans les détruire, elles ont simplement masqué les iniquités d'autrefois. Notre édifice social a besoin d'être reconstruit bien plus que réparé; mais de pareilles réédifications exigent bien du temps et bien des efforts. On ne les exécutera qu'en mettant en œuvre toutes les ressources mentales, tout le cœur et tout l'esprit de l'humanité: il y faudra des vues justes et de nobles élans, de la science et de la générosité, de la raison et du courage. Quelle ample moisson pour les chercheurs d'idéal! Même les natures foncièrement religieuses, celles qui ressentent l'appétit du sacrifice, « la folie de la croix », auront plus de chance de cueillir la palme du martyr, non la palme stérile de l'ascète, mais celle du novateur prêt à souffrir et à mourir au besoin pour une grande cause. — Concluons donc que, bien loin d'entraîner la mort de l'idéal, celle des religions ne peut que le vivifier, en remplaçant la révérence aveugle par l'effort utile, l'erreur par la vérité.

Ch. LETOURNEAU.

ÉLOQUENCE JUDICIAIRE

Il y a dans les homélies de Messieurs, deux sortes de langages, l'un pour le public, l'autre pour les initiés.

Réquisitoires joue à merveille ce double rôle, et lorsque après les ides de novembre, viennent les grandes rentrées de la magistrature et du barreau, Réquisitoires enfonce intrépidement son bonnet carré jusqu'aux deux oreilles, et retroussant ses manches, il commence ainsi:

(*Tout haut*). — Avocats, membres de cet ordre illustre, aussi pur que la vertu, aussi ancien que la société, aussi nécessaire que la justice, vous êtes sans doute les plus désintéressés de tous les mortels qui peuvent avoir affaire aux veuves et aux orphelins.

(*Tout bas*). — Cela n'empêche pas, vous entendez

(*Tout bas*). — Quand je vous fais cette recommandation-là, avoués, vous comprenez que c'est pour vous engager seulement à ne pas tondre de trop près le lainage de vos brebis; les temps sont durs, les charges sont coûteuses, et vous ne devez pas mettre en oubli l'art consommé des vieux procureurs qui savaient si bien engraisser et nourrir les petits procillons!...

(*Tout haut*). — Et nous, magistrats, soyons aussi intègres et tempérants, aussi vertueux que le furent nos pères qui restaient au logis, et qui se contentaient de juger comme de vrais Dandins.

(*Tout bas*). — Je n'ai pas besoin, doctes et intelligents confrères, de vous prier de ne pas prendre mes paroles à la lettre; et en effet, de quoi servirait que la vapeur fit tourner les ailes des bateaux, ou que les locomotives nous emportassent dans l'espace avec la rapidité de la flèche, si nous n'en profitions pas comme tout le monde, pour quitter notre ville et pour suivre le grand chemin de la place Vendôme! C'est à la chancellerie, c'est dans les salons du ministre et là seulement, que nous pourrions faire connaître les rares mérites dont la nature et l'ambition nous ont si magnifiquement pourvus. C'est là que les bons services que nous rendrons, nous mériteront aux bons traitements, et ce n'est qu'avec de bons traitements, vous le savez mieux que moi, doctes et intelligents confrères, qu'on peut faire de bonnes maisons.

(*Le Livre des orateurs.*)

TIMON.

DRAMES D'AMOUR

A l'heure où paraîtront ces lignes, Henri Richard, — ce comptable qui, boulevard Bonne-Nouvelle, a tiré trois coups de revolver sur sa maîtresse, devenue rebelle à ses désirs, et qui, tournant ensuite sa fureur contre lui-même, s'est lardé la poitrine et le ventre de coups de couteau, — aura, selon toute apparence, rendu le dernier soupir, car on l'avait transporté à l'hôpital Lariboisière dans un état désespéré.

Ce malheureux meurt victime, non pas seulement de sa passion et de sa jalousie personnelle, mais aussi de l'état d'âme contemporaine, de la névrose générale et des vieilles idées erronées qui se sont transmises de générations en générations et dont nous sommes ataviquement imbus.

Ces idées consistent à croire qu'en amour le passé donne des droits pour l'avenir et à justifier, ou tout au moins à excuser le meurtre commis en punition du refus de continuer des relations qui ont cessé de plaire.

De tels principes, qui semblent aujourd'hui si fâcheusement répandus, sont en contradiction flagrante avec des vérités incontestables, puisqu'elles résultent de l'observation même des faits.

Ces vérités sont les suivantes:

D'abord, il ne dépend pas de nous de continuer à aimer quelqu'un que nous n'aimons plus.

Et 2^e chacun est libre de disposer à son gré de sa personne, de son corps, et d'en faire ce qui lui plaît, fût-ce un usage tout à fait répréhensible.

Qu'est-ce que l'amour?

C'est un mouvement involontaire du cœur, des sens, de tout notre être moral et physique (et, je crois, surtout physique), qui nous porte irrésistiblement vers une personne que nous préférons entre toutes, et à laquelle nous sacrifions tout, nous nous offrons, nous nous donnons nous-mêmes. Ce penchant peut revêtir des formes diverses: il peut

Ce
ra
dic
d'u
rom
don
par
autr
soit
est à
pieds:

à sa guise, le garder, le donner, le reprendre quand il lui plaît. Hélas! beaucoup en font de tristes usages, singulièrement blâmables au point de vue de la morale. Mais la morale religieuse n'est pas le droit, et si l'on vouait à la mort tous ceux qui usent mal d'eux-mêmes, le globe serait vite dépeuplé, ou, tout au moins, sa population diminuerait dans des proportions inquiétantes.

On me dira que cette théorie de l'irresponsabilité en matière de sentiments, et cette revendication, pour l'un quelconque de deux conjoints, du droit de quitter l'autre quand il ne l'aime plus, ne tendent à rien moins qu'à ruiner l'institution du mariage. A cela je répondrai d'abord que je n'expose pas une théorie plus ou moins paradoxale, imaginée à plaisir: j'invoque des faits universellement constatés et admis. En ce qui concerne le mariage, je ferai observer que le législateur s'est vu contraint de rétablir le divorce, dans des cas spéciaux, il est vrai; mais, enfin, cette dérogation au principe de l'indissolubilité est une reconnaissance implicite de la fragilité et de l'inconstance humaine. De plus, je n'ai pas à exprimer ici d'opinion sur le mariage. Il n'est pas en ce moment question de mariage, mais d'amour, ce qui est bien différent. L'amour est un instinct naturel; le mariage est une institution sociale. L'amour peut jouer un rôle dans le mariage; il n'y est pas tout. Je ne veux parler que d'amour.

Soit, dira-t-on encore. Restons sur ce terrain. Vous êtes bon à prêcher la résignation, l'indifférence et l'oubli! Pour quoi complexez-vous la passion et la fureur jalouse de celui qu'on abandonne et qu'on trahit, quelquefois d'une manière infâme? Comment n'admettez-vous pas que ce désespéré, cet indigné, affolé par son désespoir et sa colère, y voie rouge et cherche à tuer?

Je suis bien forcé d'admettre ces affolements, puisque nous en avons de quotidiens exemples. Mais c'est justement contre leur fréquence que je m'élève. De ce qu'ils existent, faut-il conclure qu'ils doivent toujours exister? Ils expliquent les actes violents, ils ne les légitiment point. Circonstances atténuantes, soit. Excuses, justification, non. Tout le bénéfice qu'un meurtrier passionnel, — meurtrier de fait ou seulement d'intention, — peut retirer de certaines des particularités qui ont armé sa main, c'est d'être considéré, non comme un assassin vulgaire, mais, ainsi qu'Othello, comme un meurtrier honorable, un honorable murderer. Cependant, Othello a tort de tuer Desdemona, — d'autant plus qu'elle est innocente. Fût-elle coupable, il aurait tort également. Personne n'a le droit de tuer personne.

La seule violence que l'on soit en droit d'exercer, c'est la violence contre soi-même. J'admets qu'on ne puisse se résigner, ni se consoler, ni oublier.... Eh bien, il est un moyen de mettre fin à ses souff-